

surveillance nécessaire, une discipline régulière pour les repas, les heures de classe, de loisir, l'élève avait sa petite chambre à elle qu'elle pouvait orner à sa fantaisie ; elle recevait elle-même ses couturières, sa buanderie, ses notes, tenait aussi les dépenses de son entretien et devait équilibrer son budget sur ses revenus dont elle rendait compte chaque mois à la vaillante éducatrice. La bibliothèque rappelait un salon de famille, et sur les vitrines, on lisait : " Pour les élèves de 10 à 13 ans, de 13 à 15 ans, de 15 et au-dessus " ; pour celles-ci, à côté des œuvres les plus choisies on y voyait les grandes revues de nos jours, *Le Correspondant*, *La Revue des deux Mondes*, *Les études des Pères*, etc. Et Madame Marie du Sacré-Cœur de nous dire en souriant : " Je vous défie de trouver dans un seul couvent, un arrangement semblable de bibliothèque ; ici l'élève n'a pas de velléité de se cacher pour lire ceci ou cela ; elle entre librement, voit le titre des volumes elle-même et instinctivement se choisit le livre qui convient à son âge et à son degré d'avancement."

Aussi pour les exercices religieux, il y a la messe tous les matins, confession et communion tous les mois mais tout cela est laissé au bon vouloir des élèves. Il n'y a d'obligation que pour l'observance des commandements de l'Eglise, et pourtant, ajoutait Madame Marie du Sacré-Cœur : " Sur quarante ou cinquante élèves, on peut compter celles qui ne profitent pas des exercices de piété avec une ardeur d'autant plus véritable qu'elle est volontaire."

Outre les élèves destinées à être plus tard simples mères de famille dans le monde, Madame Marie du Sacré-Cœur réservait une aile de son université à un juvénat de n'importe quelles religieuses enseignantes qui pouvaient, en toute sécurité pour leur vocation, venir suivre pendant deux ans les cours des plus grands professeurs, et passer les examens obligatoires à leur fonction d'éducatrice. Car Madame Marie du Sacré-Cœur avait compris que l'instruction laïque prime aujourd'hui sur l'instruction donnée par nos religieuses dans les couvents, et comme elle l'écrivait si bien dans un de ses livres :

" C'est : " nous élever au niveau," et non

" rester au niveau," que nous devrions écrire, car nous n'y sommes plus. N'est-ce pas au moins singulier ? L'enseignement, c'est la lumière ; la lumière en retard, cela se conçoit-il ?

" Bien des maisons, nous l'avons constaté, comptent parmi leurs membres des femmes d'une remarquable distinction intellectuelle ; mais ce sont des exceptions, et notre ambition est d'en faire la généralité de demain. Ces exceptions comprendront mieux que la généralité d'aujourd'hui ce que nous écrivons, car, fortement affectée de leur insuffisance, elles en gémissent et, de toute leur énergie, tentent d'y remédier. D'autres, ne se doutent même pas du chemin à parcourir pour être à la hauteur de l'enseignement du XIXe siècle. Il n'est pourtant que trop facile de faire le relevé de cette distance.

" Combien de religieuses, par exemple, pourraient suivre et comprendre les conversations tenues par les intellectuels, dans le milieu social auquel s'adresse leur apostolat ?

" Dès lors, comment faire pénétrer dans ce milieu les lumières intellectuelles de leur foi et de leur raison ? Des religieuses, dites-vous, ne sont appelées ni à présider un salon, ni à guider les conversations. Soit ; cependant nos élèves vivent dans ces salons, entendent ces conversations. Qui red essera leur jugement faussé par toutes les sottises débitées autour d'elles ? Le faire est cependant notre devoir.

" Mais, qu'entendons-nous par développement intellectuel ? Est-ce composer proprement un sonnet, tourner gentiment un compliment en vers alexandrins, savoir par cœur l'origine des Pharaons, la généalogie des Césars ? Ces archaïsmes, ne sont que trop de mode au couvent. Est-ce suivre la chronique théâtrale et lire le dernier discours prononcé au Parlement ?

" Non ; se développer, c'est apprendre à penser plus qu'à retenir ; c'est comprendre plus que savoir ; c'est avoir des idées autant que de l'érudition ; c'est donner à son intelligence de la largeur, de la clarté ; c'est voir loin, voir de haut ; c'est s'intéresser à ce qui intéresse son époque, plus qu'aux vieilles querelles des empires disparus depuis deux mille ans.

" Il faudrait cependant savoir un peu où en est le monde, connaître les ouvrages qui, en littérature, en philosophie, sont appelés à exercer une influence. Il faudrait, sur les grandes idées qui révolutionnent un peuple, avoir des lumières, les lumières que donne l'Eglise, afin d'éclairer, au lieu de se borner à ne pas comprendre.

" Une femme du monde, chrétienne, fervente, intelligente aussi, ce qui ne gêne rien, mise en rapport avec la supérieure d'un couvent cloîtré, confiait ses impressions à une amie au sortir de sa visite. — " Je viens de passer une heure au moyen âge ; j'ai vu deux châtelaines qui depuis deux ou trois cents ans habitent leur donjon, ne regardant que le ciel, n'entendant que le chant des oiseaux. Des saintes, sans doute, mais qui ne feront pas l'éducation de ma fille.

" Allons donc ! et pourquoi ?

" Ma fille est appelée à rester dans le monde, et du monde que lui apprendraient-elles ? De quels préservatifs faudrait-il, plus tard, entourer cette enfant ? L'éducation serait à refaire ; ces dames ne savent rien de la vie."

" Exagération sans doute, mais cette femme pensait absolument comme deux siècles auparavant, pensait Fénelon : et personne ne songe à dire que Fénelon se soit trompé."

La persécution contre les religieuses qui sévit en ce moment en France, prouve combien les idées de Madame Marie du Sacré-Cœur étaient pratiques et prudentes. Elle ne voulait pas pour les collaboratrices de son œuvre, le port du costume religieux, leurs vœux devaient rester le secret de Dieu et ne devaient pas s'afficher par des signes extérieurs, non parce que Madame Marie du Sacré-Cœur méprisait les saintes livrées qu'elle portait elle-même jusqu'à la mort, mais parce qu'elle voulait extérieurement adapter ses éducatrices à la marche du temps :

" Cela ne s'est jamais vu ? écrivait-elle. Que de choses ne s'étaient jamais vues qui, un jour, ont fait leur apparition sur notre terre, s'y sont implantées et qui à cette heure, constituent nos mœurs, notre civilisation.

" Soyons donc des autorités intellectuelles, soyons les progrès, soyons la lumière ; alors le monde nous suivra et par nous, merveilleusement, dans ce monde, progressera aussi le règne du Christ."

Je voudrais vous entretenir plus longuement de cette femme admirable qui m'a elle-même confié son ardent désir de venir connaître notre pays, qui brûlait de fouler cette terre d'Amérique qui paraît être aux yeux des Européens, l'idéal de la vraie liberté. Madame Marie du Sacré-Cœur est morte il y a deux ans, victime d'un accident de voiture, laissant son œuvre ébauchée, sa maison sans gouvernail, mais son idée vivante ; celle-là ne meurt pas. Les besoins des temps difficiles que nous traversons la font cultiver par des âmes soucieuses de conserver en France la véritable éducation chrétienne, et je regrette à mon dernier voyage de ne pas avoir fait un pèlerinage à la maison claire de la rue de l'Abbaye, pour y revoir peut-être dans celles qui l'habitent, le même zèle, le même dévouement éclairé de la grande fondatrice. Cependant, je sais de source certaine que l'œuvre est entre les mains de personnes compétentes, et que l'avenir rendra justice à la mémoire de celle qui a tant souffert et qui a trouvé sa fin dans une mort obscure et banale.

MARIE GLOBENSKI PRÉVOST,